

◆ Anecdotes suscitées par le livre du Centenaire

Quelques souvenirs des heures sombres de la guerre passés en Berry par la famille de Pierre Bloch sous le faux nom de Bon.

Le 1er janvier 1944, mon père, en tant que résistant et juif, recherché par la gestapo décida de s'évader en Suisse avec ma mère mon frère Jacques et moi.

Mon père fut décoré de la Légion d'honneur à la Libération.

Partis de Monaco où nous résidions chez mes grands parents, nous rejoignons Thonon où deux passeurs nous attendent. Ils nous conduisent dans une forêt près de Douvaine pour passer la frontière. Hélas une patrouille allemande nous intercepte alors que nous étions près du but, nous emmène d'abord à la douane allemande, puis à la prison de la gestapo à Annemasse. Voyageant avec de faux papiers au nom de Bon, aux questions insistantes des autorités allemandes sur notre confession, ils se contentent de nos réponses négatives et ne poussent pas plus avant leurs investigations.

Après 15 jours de prison ma mère, Jacques, et moi sommes relâchés. Mon père expédié en Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire s'échappe du train.

Nous nous retrouvons à Lyon. Pas question de retourner à Monaco.

Ma mère se souvient de membres éloignés de la famille de sa mère (qui n'était pas juive) Monsieur et Madame Catin, bijoutier, habitant La Châtre.

Nous prenons le train jusqu'à Montluçon. Mon père appelle de là Monsieur Catin qu'il n'avait jamais rencontré auparavant : il nous propose tout de suite de nous réfugier chez lui.

Je me souviens de notre arrivée à la gare de La Châtre vers le 17 janvier. Monsieur Catin nous attendait avec une brouette pour transporter nos bagages. Il faisait froid. Il neigeait. Le chemin de la gare au 148 rue Nationale (un kilomètre) nous sembla interminable. D'autant que nous étions tous à bout après ce que nous venions de vivre.

Nous avons vécu, mon frère et moi chez Mr et Mme Catin jusqu'à la libération. Nos parents ont trouvé une chambre chez Madame Schutzemberger, place de l'Abbaye.

Le lendemain Jacques et Pierre Bon intégraient le Collège de La Châtre comptant une communauté importante de réfugiés alsaciens et en fait, sauf les autorités, peu de gens ignoraient notre identité.

Mais au bout de deux mois mon père fut convoqué à la gendarmerie où nous avons dû nous inscrire en arrivant.

Le capitaine s'étonne que la mairie de Besançon où nous étions censés être nés tous les quatre ne trouvait pas trace de dénommés Bon.

Mon père était pris au piège, et prit le risque de leur expliquer la situation. Le gendarme ferma les yeux sur notre identité réelle.

J'ai conservé de ces huit mois un excellent souvenir malgré les aléas.

Etant données les restrictions je parcourais la campagne en vélo pour trouver du lait. Je m'étais fait des amis au Magny, un couple de cultivateurs, Mr et Mme Ageorges, hypersympathiques. Ils avaient plus de 70 ans, elle n'avait jamais quitté le Magny, lui avait été expédié en Pologne pendant la guerre de 14. Pour m'honorer, à chaque passage il m'offrait un verre de vin rouge de leur production. C'était la première fois que je buvais de l'alcool. Je n'étais pas émerveillé par ce cru.

Nous avons une bande de copains, Monique Tortat, Jacqueline Robin, les filles Monceaux, Touzet, Trist, Georges Roos et bien d'autres.

Je donnais des leçons de maths à Jean-Claude Augereau, le petit fils de Mr et Mme Catin.

Pendant le mois de juillet, nous étions à une baignade dans une petite rivière à proximité de La Châtre. Un jeune baigneur que nous ne connaissions pas perd pied. Nous le sortons livide, au bord de l'asphyxie. Comme j'étais en vélo l'un de mes copains suggère d'aller chercher des sangsues à la pharmacie Monceaux. Je m'y précipite. Mais hélas le traitement ne fit aucun effet. C'était trop tard? Je n'ai jamais su qui était ce malheureux baigneur.

Nous avons passé le 2ème bac à Châteauroux, Jacques et moi, sous notre faux nom en juillet 1944.

Le lendemain, Jacques qui était mon aîné est parti dans le maquis de Chateameillant Groupe Indre Est (en Août 1944 a participé aux combats de Brion).

La libération est arrivée et nous avons quitté La Châtre pour Paris.

Toute la famille a conservé un souvenir ému de l'accueil qui nous fût réservé et en fait, qui nous a sauvé la vie.

Le frère de mon père n'a pas eu la même chance. Réfugié dans le Puy de Dôme avec sa femme et ses deux enfants de 6 et 8 ans, dénoncés comme juifs, ils ont été déportés le 30 Juin 1944 et sont morts tous les quatre.

Pour terminer une petite anecdote concernant mon séjour à La Châtre.

A la libération je suis allé voir tous mes amis et camarades pour leur dire, s'ils ne le savaient déjà, que je m'appelais Bloch et non Bon et que j'étais juif.

L'une d'entre elle me répondit «je ne vous en maintiens pas moins mon estime»...

Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire depuis lors...

Pierre Bloch
(dit «Bon» pendant la guerre)

III Anecdotes suscitées par le livre du Centenaire

Un professeur d'autrefois.

Il est encore temps, je pense de parler de **Monsieur Lamidey**, un pilier du Collège d'alors, dont je fus l'élève dans les années 40. C'était un petit homme discret, image vivante, pour nous de l'Ancien Temps. Célibataire, il portait, me semble-t-il, les mêmes vêtements tout au long de l'année : trench-coat gris, chapeau melon, cravate plus ou moins tortillée, cheveux poivre et sel petite moustache, petits yeux gris clair malicieux et myopes, lorgnons agrafés sur le nez, il nous donnait l'impression d'avoir toujours été vieux. Professeur de Mathématiques, ses compétences s'étendaient à d'autres matières scientifiques. Mais Monsieur Lamidey dit "Midas", roi de Phrygie, auquel Apollon, par vengeance, aurait infligé des oreilles d'âne, était un professeur chahuté : objets volants, faceties dans son dos, bruits suspects...etc la panoplie est vaste, mais la spécificité, si je puis dire, était en fin de cours, de se précipiter vers la porte pour la cogner contre le mur et ainsi écraser son chapeau qui y était accroché. C'était la course et le pauvre homme se précipitait, lui aussi vers son chapeau pour le sauver. **Monsieur Lamidey** enseignait en particulier les mathématiques en classe de mathématiques élémentaires (maintenant Terminale S) poste important et lourd s'il en est. Le programme comportait sept branches : algèbre, géométrie, trigonométrie...etc. Nous étions quatre élèves en Math. Elem, deux redoublants et deux nouveaux. **Monsieur Lamidey** faisait consciencieusement son travail, planchait devant nous comme devant un jury, sans que nous ne prenions de notes, ne nous interrogeait jamais. Par contre, les devoirs étaient corsés et jamais satisfaisants. Dans les petites classes, son slogan énoncé d'une voix nasale était "Mon p'tit ami, les mathématiques, c'est pas de l'à-peu-près" Tempérament inquiet, il était tatillon et manquait un peu de hauteur de vue. Il corrigeait nos livres, celui de géométrie en particulier et nous obligeait ainsi à de longs recopiations. Compétent mais peu pédagogue, il paralysait nos jeunes spontanités, aussi rares étaient ceux qui étaient admis au bac en juin. Petite anecdote : passant l'oral à Limoges et n'ayant sans doute pas été trop brillant en math, j'entendis l'examineur dire à un collègue "j'ai connu **Lamidey** à Périgueux, je ne peux pas saquer ses élèves" donc **Monsieur Lamidey** avait eu des copains, avait inspiré de la sympathie, peut être de l'amitié... Merci Maître, je fus reçu. Terminons en continuant sur cette note optimiste et positive. **Monsieur Lamidey** au fond était un brave homme, consciencieux, juste qui dut souffrir de nos comportements. Il était le produit d'une culture, d'une autre époque. Il nous a conduits au diplôme, le but a été atteint, oublions le reste et accordons lui reconnaissance et respect.



Mr. A. Lamidez

Jean CHAUMETTE

Si ça se passe chez vous, c'est dans l'Echo du Berry

*vous informe sur votre ville,
votre canton et votre région*

Chaque jeudi

L'Écho du Berry

Siège social : 3, rue Ajasson de Grandsagne - 36400 La Châtre
Tél. 02 54 06 11 99 - Fax 02 54 06 11 96 - echoduberry@orange.fr

La fierté d'apprendre

En 1957, à 12 ans je fis mon entrée en 6^e moderne au Collège de La Châtre.

Ce fut pour moi à la fois une source de grande inquiétude et de fierté.

D'inquiétude, car j'allais quitter la cellule familiale et ma maison de Vicq Exemptet pour me retrouver dans un monde nouveau celui de l'internat; de fierté aussi car je savais au fond de moi, qu'apprendre serait le meilleur moyen de réussir ma vie. Je venais de franchir le premier pas. Que de changements dans cette nouvelle vie scolaire, Chaque matière était assurée par un professeur différent, alors qu'en primaire dans mon village, un seul instituteur se chargeait de notre instruction dans sa globalité. La vie de pensionnaire à cette époque n'était pas très gaie, les dortoirs glacials l'hiver, trop chauds l'été situés sous les toits, étaient équipés d'une façon très rudimentaire; quant à la nourriture, elle manquait souvent de consistance. J'attachais une grande importance à mes notes et aux appréciations des professeurs. J'ai conservé le petit carnet de notes de cette 1^{ere} année et surtout, ce qui le valorisait encore plus, c'était la suprême récompense, la mention " inscrit au tableau d'honneur", signée par le Principal **Monsieur Bressolette**. J'ai conservé également celui qui résumait tout mon 1^{er} cycle et sur lequel était spécifié " sans redoublement". J'étais entrain de réussir la promesse que je m'étais faite. Tous les professeurs que j'ai côtoyés de la 6^e à la philo, ont su me stimuler et me motiver. Je me souviens de **Monsieur Léonce Coq** prof d'histoire, très digne et très raide dans sa tenue presque toujours gris clair, et son éternel nœud papillon. Nous l'avons beaucoup chahuté, ses cours avaient lieu souvent dans la salle au fond de la cour, cette salle qui est maintenant le local de l'Ensemble Vocal que j'ai rejoint récemment. Les souvenirs s'y rattachent forcément et notamment ce rituel quand nous rentrions dans cette salle de classe, nos sacs à bout de bras, l'un d'entre nous criait "larguez les bombes", imaginez le bruit, le summum de la plaisanterie était le dessin au tableau de son nœud papillon alors là, c'était la grosse colère de notre brave professeur.

Charles Birkley enseignait l'allemand. Doté d'une forte carrure, il nous en imposait. Cela ne nous empêchait pas de le chahuter, avec son accent alsacien très prononcé. Sa phrase type était "fichez -moi la paix, si vous ne voulez pas travailler, dites-le et j'arrête le cours " ce qu'il fit plusieurs fois. Intéressé par ses cours, j'ai souvent regretté notre comportement.

Monsieur Jean Collé professeur d'anglais refusait de faire cours, si pendant les inter- classes les fenêtres n'avaient pas été ouvertes pour aérer. C'était une façon de le mettre de mauvaise humeur et quelquefois cela nous retombait sur le nez sous forme d'interro générale.

Monsieur Paul Beudard prof de philo avait pour seul outil de travail le résumé de son cours plié en quatre dans le creux de sa main. Nous étions subjugués, admiratifs devant son savoir, et sa mémoire. Il était d'une extrême gentillesse et d'une patience à toute épreuve.

Monsieur André Rousseau nous enseignait les maths calmement, tandis que son collègue **Monsieur Lavaud** lui, au dire d'une de ses élèves nous collait des ulcères à l'estomac dès le lundi matin. En 3^e ou en seconde, je ne me rappelle plus très bien, il nous obligeait à rester les yeux rivés sur le tableau devant une opération jusqu'à ce que nous trouvions la solution. Nous tremblions à l'avance dans la crainte d'être appelés. Il était coléreux, emporté, passionné, mais certainement très soucieux de la réussite de ses élèves. **Monsieur Jean Aussure** prof de gym me donna le goût du sport, même si son option favorite était le foot. Le prof que j'ai eu le plus, fut **Monsieur Édouard Lévêque** surveillant général, qui assumait les cours de dessin et les études. En dessin, il était indulgent et terminait souvent le dessin de ses élèves surtout ceux des filles.

Pendant les études, il voulait la paix, ne rien entendre, il ne fallait pas se déplacer à plus de 3 personnes à la fois, since toutes les autorisations étaient supprimées, alors nous usions de ruses en nous déplaçant accroupis. Je crois qu'il faisait semblant de ne rien voir, du moment qu'il n'y avait pas de bruit, cela lui suffisait.

J'ai toujours admiré son talent, ses talents devrais-je dire.

C'est avec émotion qu'il m'arrive de fouler les lieux de ce vieux collège que j'ai quitté en 1965, fier de mon savoir acquis à force de volonté et qui a contribué à la réussite de ma vie.



Mr. A. Rousseau

Au collège en l'an de grâce 1947

L'année du premier bac, comme l'on disait alors, le torchon se mit à brûler entre les garçons et les filles de la classe, allez savoir pourquoi. Toujours est-il que cela incita notre professeur de lettres le brillant **Monsieur Vappereau**, à nous faire réaliser en commun un catéchisme du rhétoricien et de la rhétoricienne dont je vous livre la totalité.



Question : Que doit faire le rhétoricien qui rencontre pour la première fois de la journée dans un lieu public une rhétoricienne ?

Réponse : Le rhétoricien abordera la dite rhétoricienne et lui tendra la main dégantée, s'il y a lieu d'un geste franc et décidé, respectueux tout à la fois, toute son attitude révélant que la promiscuité fâcheuse dans des salles suintantes et crasseuses et le séchage en commun auxquels l'université condamne ses jeunes gens, n'ont pas étouffé chez le jeune homme l'idéal qu'il s'est forgé de la jeune fille et que dépouillant à l'occasion le terne aspect de potache dont elle est revêtue, il peut trouver en elle la poésie et la grâce du beau sexe et rendre au dit sexe les hommages auxquels celui-ci peut légitimement prétendre.

Q- Que fera la rhétoricienne quand elle verra le rhétoricien se présenter à elle en montrant sur son visage tous les sentiments que nous venons de définir ?

R- La grâce sera dans ses manières, la douceur dans son regard et le sourire sur les lèvres. Elle saisira la main qui lui est offerte et lui adressera, au jeune homme, non à la main-quelques mots aimables prouvant ainsi, bien que le pauvre jeune homme n'ait rempli que son plus strict devoir, qu'elle lui sait gré cependant de ce geste. Avec la finesse qui lui est propre, elle se composera ainsi une attitude de réserve et de reconnaissance.

Q- Que fera le dit rhétoricien s'il rencontre quelques heures plus tard la dite rhétoricienne dans le même lieu ou dans un lieu différent ?

R- Si, à sa naissance, l'esprit lui fut donné en partage, il trouvera facilement quelque agréable répartie, sinon il se contentera de sourire de l'air le moins niais possible.

Q- Que fera le dit rhétoricien s'il rencontre la dite rhétoricienne dans les conditions précédentes, étant lui-même accompagné d'une âme sœur ?

R- Il accomplira sans hésiter toutes les prescriptions précédentes et la dite âme sœur comprendra aisément, à moins d'être dotée d'un complexe d'idioridicoculiforme, que ce témoignage rendu à une personne de son sexe n'est qu'un moyen détourné et délicat de rendre hommage à sa personne qui à l'en croire est sans nul doute la perle du dit sexe et sa plus haute expression.

Q- Que fera le dit rhétoricien s'il rencontre la dite rhétoricienne dans les conditions précédentes, étant donné que la dite rhétoricienne est elle-même accompagnée d'une âme frère ?

R- Le cas est délicat et réclame du dit rhétoricien les plus hautes qualités de flair et de psychologie. Tout dépendra du lieu, du degré de lumière ou d'obscurité, du nombre de centimètres qui séparent la dite rhétoricienne de l'âme frère. On peut poser en principe que dans les conditions normales, le dit rhétoricien accomplira scrupuleusement les gestes et mouvements prévus dans la première réponse, avec sans doute l'air le plus détaché possible. Et la dite rhétoricienne répondra suivant les préceptes énoncés dans la deuxième réponse, à moins qu'elle ne soit d'un complexe mégère-colérique, ce qu'on ne saurait supposer.

Q- Si le dit rhétoricien et la dite rhétoricienne sont réciproquement âme sœur et âme frère ?

R- Toute latitude leur est laissée.

A notre époque, le baccalauréat comprenait ce que l'on appelait le bac 1, rhétorique et le bac 2, philo ou maths. A chaque fois, il y avait des épreuves écrites et orales. Je passais la première partie à Châteauroux et l'oral à Tours ; à l'écrit des épreuves de Français, Mathématiques, Latin, Anglais ; à l'oral, toutes les autres du programme, Histoire et Géographie, Physique, Chimie, Allemand..

Dès l'annonce des résultats, nous fêtâmes le succès avec notre professeur **Vappereau** qui innova dans deux domaines : il organisa un repas au restaurant (une révolution au collège!) et y invita tous les élèves reçus ou non, chacun apportant un modeste écot. Et nous y avons chanté un chant spécialement conçu pour la classe, intitulé le chant des Rhétos et interprété sur l'air des Allobroges; il marqua lui aussi à sa façon le caractère non conformiste de notre cher professeur. Voici ce chant comprenant un refrain et 3 couplets.

Rhétos toujours vaillants, l'honneur de ce Collège
Nous sommes des trapus, des durs et des puissants
Nous manions avec art l'astuce et la galèje
Et le pot de vin blanc.

1

Nous admirons les beautés de Racine
Mais rien ne vaut celles de Linda Darnell
Si nous savons extraire les racines
Nous préférons courir la bagatelle.
Nous nous foutons de l'opinion publique
Des philistins tous cocus tous jaloux
Car nous vivons dans un monde magique
Au bord duquel il n'est place que pour nous.

2

Nous vénérons Monsieur le Principal
Qui nous a dit qu'il fallait travailler
Mais nous avons un plus bel idéal
Boire et manger quelquefois rimaille.
Calembredaines, amours et gaudriole
Toujours pour nous ont de puissants attraits
Et quand nous sortirons de cette école
On dira de nous qu'ils n'sont pas des Châtrais

3

Lorsque du bac s'approche l'heure fatale
Nous commençons alors à potasser,
Car jusque là malgré la date brutale.
Les cours des profs faisaient rêvasser
Alors faut voir comment on se les tape
Les dérivées, les X, et les auteurs
Si par malheur nous recevons la tape
Ça sera la faute aux cochons de correcteurs.

Inutile de préciser que l'initiative du repas des élèves avec leur professeur, et du chant à la limite de l'incitation à l'inconduite fit du bruit dans la cité. Sans compter que l'excès de vin blanc nous incita, pour nous remettre les idées en place à prendre un bain de minuit dans l'Indre au lieu-dit les Ribates; après des ribotes, il y avait à la fois une certaine logique et une bonne occasion de ricaner...pour les philistins.

Et pourtant cette démarche de notre professeur en fin d'année scolaire était d'avant-garde, si on la compare à la célèbre Distribution des Prix. Cette dernière, avec tout le décorum qui s'imposait-rob et toques pour les professeurs dans le théâtre de la ville, en présence des autorités municipales et des parents, célébrait la fête des élites. On voyait alors le même élève monter dix fois à la tribune pour cueil les lauriers des prix d'excellence, puis deux ou trois autres ténors se disputaient les prix d'honneur. Le reste de la classe était heureux d'être appelé une fois pour quelqu' accessit. Ces distributions des prix montraient que l'on ne croyait pas tout à fait à l'égal respect des intelligences. Notre professeur préférait quant à lui organiser une fête où les mérites de chacun étaient célébrés dans la joie et la bonne humeur.

Serge DOUCERET

Ils avaient des idées

La pompe à m...

Nous étions à la fin de l'été, peut-être au début de l'automne de l'année 1954. Les grandes vacances s'achevaient, le bac en poche obtenu plus ou moins facilement. Les membres de notre groupe de copains attendaient avec fierté mais aussi anxiété leur départ pour une vie nouvelle d'étudiant au cours de laquelle ils se disperseraient entre diverses villes de facs ou prépas. Nous redoutions tous plus ou moins, sans l'avouer ouvertement, la perte de la quiétude de nos familles, de la chaleur de nos amis et de la tendresse de nos amours adolescentes. Les premières pluies et la fraîcheur des soirées rendaient nos journées un peu mélancoliques. Heureusement, comme chaque année à cette époque, La Châtre s'animait subitement pour sa semaine commerciale. La ville retentissait, largement diffusées



A. Cayré



J-P. Fouchet

par des haut-parleurs disséminés dans toutes les rues, d'annonces publicitaires vantant les qualités de la quincaillerie Petitpez, des vêtements Bigrat ou Ray, du garage Laruelle, de la charcuterie Labarre de la boucherie Glineur, de la bijouterie Catin, de la droguerie Couvret, de la librairie Bourg, de l'imprimerie de l'Echo du Berry etc... entrecoupées de chansons de Tino Rossi, Charles Trénet, Edith Piaf, Mouloudji, plus rarement du subversif Georges Brassens et d'airs de musiques joués par Yvette Horner, Aimé Barelli, du plus moderne Sydney Bechet et d'autres dont j'ai oublié les noms. La bande de copains composée de **Jean-Pierre Fouchet**, **Alain Cayré**, mon frère **Pierre**, un ou les deux **Mahut** et moi-même, était fatiguée des parties de sonnettes nocturnes et de nos sottises puérides habituelles

J'avais remarqué que, sur la façade de la maison familiale au 43 rue Nationale, courait un fil de son et qu'exactly sous la fenêtre de ma chambre un branchement alimentait les derniers haut-parleurs du bas de la rue. Il suffirait donc d'intercaler une prise multiple pour faire une dérivation pirate ce qui donnerait accès au réseau. L'idée séduisit aussitôt la bande qui se mit à réaliser des essais nocturnes brefs et discrets pour vérifier que la diffusion se faisait dans toute la ville, rendant impossible de localiser le lieu de l'émission. Malheureusement, le petit électrophone qui m'avait été offert pour mon bac ne faisait entendre qu'un son maigrichon et seulement par les 3 ou 4 haut-parleurs les plus proches de chez moi. Je crois me souvenir que c'est **Alain Cayré** qui emprunta au directeur du cinéma un ampli professionnel, en échange d'une discrétion qui est restée absolue jusqu'à aujourd'hui (de toute manière, au-delà de 55 ans, il y a prescription !!!). Tout était désormais prêt, et, au douzième coup de minuit à l'horloge de l'église, retentissait :

« Minuit sonnait place de la République
« les lampions commençaient à s'allumer.
« Avec le bruit joyeux de sa mécanique
« la pompe à merde se mit à fonctionner.

« Fille de roi, de ta beauté si fière,
« Tu dois chier, ainsi Dieu l'a voulu,
« Ton cul royal, comme un cul prolétaire,
« à la nature doit payer son tribut.

« Et puisqu'il faut que rien n'se perde
« dans la nature où tout est bon
« Amis, pressons la pompe à merde
« le jour se lève à l'horizon

etc ...

Quatre minutes à pleine puissance pendant lesquelles la population réveillée en sursaut ouvrait ses persiennes et penchée aux fenêtres scrutait des rues vides et obscures à la recherche et l'identification des perturbateurs de la quiétude habituelle des nuits castraises. Quant à ceux-ci, terrés dans ma chambre, ils ne riaient plus, très inquiets des conséquences de la plaisanterie. Personnellement, pour égarer l'enquête qui n'allait pas manquer d'avoir lieu, j'étais en pyjama à ma fenêtre discutant avec mes



P. Mahut



P. Masset

vis-à-vis de la rue nationale, à savoir les gradés de la gendarmerie, également en tenue de nuit, en ne demandant comment cette chanson, au demeurant fort drôle, avait pu être diffusée à partir du stuc solidement retranché dans la mairie bouclée à triple tour. Là-bas, le malheureux concierge cour en tous sens, cherchant en vain les intrus dans des pièces désespérément noires et désertes, devient subitement et inexplicablement silencieuses. A la maison, il y eut tout de même quelques difficultés avec Maman qui comprit instantanément les raisons de nos allées et venues des soirées précédentes nos allures de conspirateurs et l'origine de la diffusion. Elle tenta de se précipiter dans ma chambre mais Papa, que j'avais mis au courant de notre projet pour qu'il nous prête sa collection de disques de chansons paillardes, fit barrage devant ma porte. Les ennuis plus sérieux auraient pu arriver dès

lendemain, après que **Monsieur Patinet**, l'ingénieur du son, eut repéré la seule connexion accessible depuis une fenêtre susceptible d'être utilisée pour un piratage. Le Lieutenant de la gendarmerie, le Sous-Préfet et le Maire furent prévenus par Papa sollicitant l'indulgence à l'égard de son garnement de fils. Les dommages se limitaient à un réveil inopiné, les rieurs trouvèrent la plaisanterie peut-être de mauvais goût mais



R. Mahut

bien montée, les autres ne se manifestèrent pas, de peur de paraître sots. L'affaire resta sans suite pour les protagonistes, mais son souvenir en est resté vivace parmi ceux de notre génération. J'ai eu plaisir à accéder au souhait de Notre **Présidente**, **Claude Augereau** qui m'a demandé de vous la conter.



J. Masset

Jacques MASSET

Ancien élève du Collège de La Châtre de 1947 à 1955

Charles Appère, un professeur de lettres hors du commun, un professeur pas comme les autres



Cher Monsieur Appère,

Voilà plus d'un demi-siècle qu'avec mon frère **Philippe** qui fut aussi votre élève dans une classe différente, des amis, des connaissances, un peu partout dans le monde, je parle de vous et du personnage extraordinaire que vous avez été, fort du magnifique enseignement que j'ai reçu de vous au Collège de La Châtre, Berry, France, aujourd'hui lycée George Sand, à la fin de cette douloureuse époque qu'était l'occupation allemande durant la deuxième guerre mondiale.

Une bonne soixantaine d'années s'est donc écoulée depuis que vous nous avez magnifiquement entretenus, nous, élèves de 5ème, de la Guerre des Gaules, soit le De Bello Gallico de Jules César, des grands personnages de Molière parmi lesquels j'aimerais citer, Le Bourgeois Gentilhomme, Philaminte, Chrysale, et surtout le bel esprit Trissotin des Femmes savantes, pour lequel le grec n'avait pas de secret, de Lamartine et de bien d'autres choses encore, toujours pleines d'intérêt parce que décrites et expliquées par **Monsieur Appère**, en latin "sanglier", aimiez-vous souligner, professeur de français, latin, grec, au Collège/Lycée George Sand à La Châtre, France.

Les cours que nous suivions avec vous étaient de véritables parties de plaisir, ce qui, à l'époque, était rarement le cas pour tous les potaches du monde entier, pour lesquels certaines classes de certaines matières animées par certains professeurs, représentaient parfois des symboles d'ennui invitant à l'École buissonnière.

Avec vous tout était différent, vous étiez un personnage plein d'intelligence, d'humanisme, de sensibilité, et après les longues années dont je viens de parler, je me souviens de vous comme si je sortais d'un cours de latin que vous veniez de donner.

Il faut dire aussi qu'aujourd'hui quelques clichés de ces temps anciens sont restés fixés dans mon esprit de manière indélébile. Je remarque ainsi, tout d'abord, dans le magnifique livre de « Souvenirs des générations de l'Hôtel de Villaines », les commentaires d'un de vos élèves signalant votre art de respecter l'orthographe des textes français par des procédés d'une grande simplicité.

Vous connaissiez aussi de nombreuses bizarreries linguistiques que l'on écoutait toujours avec le plus grand plaisir et surtout la plus grande curiosité. Vous nous parliez par exemple, de cette phrase latine qui pouvait se traduire de manière tout à fait étonnante. "Mulier est mala mala mala mala". Et d'abord, la traduction la plus évidente était bien sûr : "la femme est mauvaise, mauvaise, mauvaise, mauvaise", interprétation suprêmement imbécile, et ne signifiant rien par surcroît. Une autre traduction s'adressant maintenant aux latinistes nous donne ceci : "La femme mange de mauvaises pommes avec une mauvaise bouche". L'explication se basant sur le fait que le verbe latin esse signifie à la fois être et manger, et que les mots mauvais, pomme et bouche qui en latin proviennent de la même racine, une fois déclinés, accordés et orthographiés selon le genre, s'écrivent tous les quatre de la même manière dans la langue de Cicéron.

Et puisque je viens de mentionner une citation qui concerne les femmes, et qui surtout ne signifie strictement rien, et ne fait rien d'autre qu'illustrer dans une citation tout à fait banale, un étonnant assemblage de mots semblables dans leurs écritures, j'aimerais rappeler ici que vous étiez un homme très sensible à la personnalité et au charme des femmes, phénomène que nous avons évoqué ensemble chez vous au 20 rue Ernest Périgois à La Châtre où je venais vous rendre visite un jour, suivant votre invitation cordialement lancée en classe à tous vos élèves. J'aimerais dire aussi, à cette occasion, que pour me rendre à La Châtre un agriculteur de Briantes m'avait pris en chemin dans sa carriole. Quel magnifique souvenir que cette manière de franchir les quelques kilomètres nous séparant de la ville, durant ces temps anciens!

La visite fut pour moi à l'époque, jeune adolescent de quelque treize années, un événement extraordinaire, au point qu'en l'an 2009, je m'en souviens encore, comme si j'y étais.

Je vous revois encore m'accueillant avec la plus grande joie et aussi le plus grand sérieux. La conversation débutait sur des banalités comme le temps qu'il faisait dehors; puis tout d'un coup, je me décidais à aborder un sujet d'une importance capitale, me semblait-il... Il y avait dans la classe une fille blonde d'une beauté remarquable, ce que nous convenions tous les deux, du nom de **Marie-Thérèse Raveau**. Elle se trouvait à un pupitre très près du mien et tous les garçons de la classe, regardions cette merveille de la nature avec la plus grande admiration. Je vous faisais aussi remarquer que cette **Marie-Thérèse** qui faisait souvent les frais des interrogations sur les leçons que nous devions apprendre, était un élève brillante, remarques sur lesquelles vous n'aviez rien à redire. Eh oui, il vous plaisait d'interroger une élève belle et intelligente. Pourquoi pas! Vous étiez donc un homme de goût, cher **Monsieur Appère**, un goût qui était aussi le mien et qui me fait dire aujourd'hui que durant ma vie entière j'ai souvent pensé que **Marie-Thérèse** était une des plus jolies femmes qu'il m'était arrivé de rencontrer. Nous avons aussi convenu, déjà à cette époque, que tout irait tellement mieux dans le monde si on laissait beaucoup plus de pouvoir aux femmes dans tous les pays. Ce qui est plus que jamais le cas aujourd'hui, en ces temps de noirceur infinie à tous les niveaux dans le monde sauvage et détraqué où nous vivons.

Et pour terminer cette passionnante rencontre sur un sujet plus que sérieux, il fut aussi question du bien-fondé de l'enseignement du latin, moyen d'expression de l'Homme-Dieu Jules César, eh oui, par Jupiter!, et du grec dans son contexte hellénistique*, dont l'influence prépondérante se fit sentir jusqu'à nos jours par l'intermédiaire de personnages comme Périclès l'inventeur de la démocratie, à travers lequel je reconnais aujourd'hui le **Président Obama**, ou Pythagore avec ses fameux théorèmes, sans lequel, peut-être, Einstein n'aurait jamais existé.

Et voici une autre anecdote que je me suis remémorée des fois et des fois, toujours avec le même plaisir. Durant un cours de latin vous faisiez le compte-rendu d'une version latine dont le texte de Caton l'ancien était intitulé " « Foras d'âme de Porcia fille de Caton », traduction que nous avons faite comme devoir, à la maison, et arrivé à la copie d'**Hugues de la Roche**, vous déclariez que mon devoir était excellent mais que demeurant sous le toit de qui chacun savait, je n'étais sûrement pas le seul auteur de la version latine. Et je me rappelle fort bien que **Marie-Thérèse** m'avait dévisagé d'un air de reproche accusateur. Bien sûr, je protestais véhémentement, assurant que personne ne m'avait aidé dans la traduction de ce texte, pas plus l'**Abbé de la Roche**, Curé de Briantes, que **Pierre, Paul** ou **Marcel**. En vérité, le latin, avec tout ce qui l'entourait dans son histoire, le bon comme le pire, réfléchissait pour moi, un immense intérêt, je n'avais aucun mérite à faire de bons devoirs, voilà l'explication.

En parcourant le livre de Souvenirs publié par le collège de La Châtre, que m'a procuré **Mr. Gérard Deschamps**, sans lequel ces lignes ne seraient pas écrites, et heureux d'entendre parler de vous ici et là lors d'un voyage en Berry après si longtemps, je constatai que votre souvenir est encore très présent dans la région. Il y aura sûrement un jour une rue qui portera votre nom à La Châtre, si ce n'est déjà fait.

Pour finir, vous étiez un homme d'une impressionnante culture, et surtout un homme de grand cœur qui parlait à ses élèves comme un père à ses enfants tout en leur prodiguant un enseignement de la plus grande qualité. Vous saviez enfin captiver la curiosité, les sentiments et les émotions de vos élèves et je demeure persuadé que si je suis devenu ce que je suis, bien sûr, dans les bonnes choses, vous en êtes grandement responsable où que vous soyez dans cet étonnant Univers, très cher **Monsieur Appère**, si vous êtes toutefois quelque part, je vous assure de ma très cordiale et immense amitié.



Mr et Mme de la Roche et Gérard Deschamps

Hugues DE LA ROCHE (Québec, 9-01)

*Commentaires sur le Monde gréco- latin

Léon Scheidwasser réfugié d'Alsace à La Châtre pendant l'occupation, a retrouvé des témoignages d'amitié de ses copains à l'époque où il était au Collège de 1940 à 1945.

Il est fait allusion au «Petit Blagueur» journal manuscrit humoristique rédigé par quelques élèves dissipés. Il circulait dans la classe au nez et à la barbe de certains professeurs.

Vendredi 4 Juin 1943
en classe de Math

Cher Léon
J'espère que tu te souviens
de moi, de ma carrière
athlétique, de ma gentillesse
d'avoir, de mon de ma ...
du Petit Blagueur, ah! zut...
j'en ai assez je ne sais pas
quoi écrire.
Je te souhaite une belle vie.
Le directeur du Petit Blagueur

Sigaux Marcel
né à Nogon (Nise)
au 22^e siècle : le
5 Octobre 1927.

A un bon camarade
que j'ai eu le plaisir de trouver en
3^e. Je lui souhaite, une longue
vie, du bonheur et le retour dans
son pays.
En souvenir des bons chats fait
ensemble, une camarade qui se souviendra
de lui
eR Beugnot

P.S. J'ai pendant le cours de latin
entre 2 cahiers de prix.

le 26-5-43.

A un bon camarade,
je voudrais que, en relisant ce
petit carnet, tu te rappelles les bons
moments que nous avons passés
ensemble avec Joseph et cette vieille
fanette. J'espère que tu te
rappelleras de ce fameux journal
quotidien du Cahut : « le Petit
Blagueur !!! ». Lorsque tu seras
plus vieux, tu ne pourras pas dire
à tes enfants, lorsqu'ils seront collés,
"ah! de mon temps, c'était bien
mieux" - - - car ce petit carnet
te démentirait. Je te souhaite qu'il
ya de meilleurs en ce monde; une bonne
santé et une bonne famille plus tard.
R. Ballerant

le 26 Juin 1943 en étude

A un très bon camarade
qui comme moi a fait les
classes de 2^e, 4^e, et 5^e,
au bon vieux collège de la
Châtre (Indre) France - Europe - Terre
J'espère que quand tu reliras
ce carnet tu penses aux camarades
du collège.
Je te souhaite une heureuse vie
pleine de richesses, d'amour, de
bonheur, et puis après une douce
mort

Un camarade

J. Delclaux

◆ Anecdotes suscitées par le livre du Centenaire

Quelques souvenirs des heures sombres de la guerre passés en Berry par la famille de Pierre Bloch sous le faux nom de Bon.

Le 1er janvier 1944, mon père, en tant que résistant et juif, recherché par la gestapo décida de s'évader en Suisse avec ma mère mon frère Jacques et moi.

Mon père fut décoré de la Légion d'honneur à la Libération.

Partis de Monaco où nous résidions chez mes grands parents, nous rejoignons Thonon où deux passeurs nous attendent. Ils nous conduisent dans une forêt près de Douvaine pour passer la frontière. Hélas une patrouille allemande nous intercepte alors que nous étions près du but, nous emmène d'abord à la douane allemande, puis à la prison de la gestapo à Annemasse. Voyageant avec de faux papiers au nom de Bon, aux questions insistantes des autorités allemandes sur notre confession, ils se contentent de nos réponses négatives et ne poussent pas plus avant leurs investigations.

Après 15 jours de prison ma mère, Jacques, et moi sommes relâchés. Mon père expédié en Allemagne dans le cadre du service du travail obligatoire s'échappe du train.

Nous nous retrouvons à Lyon. Pas question de retourner à Monaco.

Ma mère se souvient de membres éloignés de la famille de sa mère (qui n'était pas juive) Monsieur et Madame Catin, bijoutier, habitant La Châtre.

Nous prenons le train jusqu'à Montluçon. Mon père appelle de là Monsieur Catin qu'il n'avait jamais rencontré auparavant : il nous propose tout de suite de nous réfugier chez lui.

Je me souviens de notre arrivée à la gare de La Châtre vers le 17 janvier. Monsieur Catin nous attendait avec une brouette pour transporter nos bagages. Il faisait froid. Il neigeait. Le chemin de la gare au 148 rue Nationale (un kilomètre) nous sembla interminable. D'autant que nous étions tous à bout après ce que nous venions de vivre.

Nous avons vécu, mon frère et moi chez Mr et Mme Catin jusqu'à la libération. Nos parents ont trouvé une chambre chez Madame Schutzenberger, place de l'Abbaye.

Le lendemain Jacques et Pierre Bon intégraient le Collège de La Châtre comptant une communauté importante de réfugiés alsaciens et en fait, sauf les autorités, peu de gens ignoraient notre identité.

Mais au bout de deux mois mon père fut convoqué à la gendarmerie où nous avons dû nous inscrire en arrivant.

Le capitaine s'étonne que la mairie de Besançon où nous étions censés être nés tous les quatre ne trouvait pas trace de dénommés Bon.

Mon père était pris au piège, et prit le risque de leur expliquer la situation. Le gendarme ferma les yeux sur notre identité réelle.

J'ai conservé de ces huit mois un excellent souvenir malgré les aléas.

Etant données les restrictions je parcourais la campagne en vélo pour trouver du lait. Je m'étais fait des amis au Magny, un couple de cultivateurs, Mr et Mme Ageorges, hypersympathiques. Ils avaient plus de 70 ans, elle n'avait jamais quitté le Magny, lui avait été expédié en Pologne pendant la guerre de 14. Pour m'honorer, à chaque passage il m'offrait un verre de vin rouge de leur production. C'était la première fois que je buvais de l'alcool. Je n'étais pas émerveillé par ce cru.

Nous avons une bande de copains, Monique Tortat, Jacqueline Robin, les filles Monceaux, Touzet, Trist, Georges Roos et bien d'autres.

Je donnais des leçons de maths à Jean-Claude Augereau, le petit fils de Mr et Mme Catin.

Pendant le mois de juillet, nous étions à une baignade dans une petite rivière à proximité de La Châtre. Un jeune baigneur que nous ne connaissions pas perd pied. Nous le sortons livide, au bord de l'asphyxie. Comme j'étais en vélo l'un de mes copains suggère d'aller chercher des sangsues à la pharmacie Monceaux. Je m'y précipite. Mais hélas le traitement ne fit aucun effet. C'était trop tard? Je n'ai jamais su qui était ce malheureux baigneur.

Nous avons passé le 2ème bac à Châteauroux, Jacques et moi, sous notre faux nom en juillet 1944.

Le lendemain, Jacques qui était mon aîné est parti dans le maquis de Chateameillant Groupe Indre Est (en Août 1944 a participé aux combats de Brion).

La libération est arrivée et nous avons quitté La Châtre pour Paris.

Toute la famille a conservé un souvenir ému de l'accueil qui nous fût réservé et en fait, qui nous a sauvé la vie.

Le frère de mon père n'a pas eu la même chance. Réfugié dans le Puy de Dôme avec sa femme et ses deux enfants de 6 et 8 ans, dénoncés comme juifs, ils ont été déportés le 30 Juin 1944 et sont morts tous les quatre.

Pour terminer une petite anecdote concernant mon séjour à La Châtre.

A la libération je suis allé voir tous mes amis et camarades pour leur dire, s'ils ne le savaient déjà, que je m'appelais Bloch et non Bon et que j'étais juif.

L'une d'entre elle me répondit «je ne vous en maintiens pas moins mon estime»...

Cette phrase est restée gravée dans ma mémoire depuis lors...

Pierre Bloch
(dit «Bon» pendant la guerre)